

LE DISCOURS ET LA LANGUE

Revue de linguistique française et d'analyse du discours

Politiquement incorrect

Numéro coordonné par
Emmanuelle PRAK-DERRINGTON
et *Dominique DIAS*

*Publié avec l'aide financière du FNRS
et du centre de recherche Resic et Ladisco (ULB)*

Tome 13.2 ([2021] 2022)

Le discours et la langue

Revue de linguistique française
et d'analyse du discours



Le Discours et la Langue

Directrices de la revue :

Laura Calabrese (Université libre de Bruxelles)

Laurence Rosier (Université libre de Bruxelles)

La revue *Le discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours* se propose de diffuser les travaux menés en français et sur le français dans le cadre de l'analyse linguistique des discours. Elle entend privilégier les contributions qui s'inscrivent dans le cadre des théories de l'énonciation et/ou articulent analyse des marques formelles et contexte socio-discursif et/ou appréhendent des corpus inédits.

La revue privilégie les numéros thématiques tout en laissant dans chaque livraison une place disponible pour des articles isolés de même que pour des recensions ou des annonces.

La revue paraît deux fois par an, en principe en mars et en octobre. Chaque numéro est d'environ 200 pages. L'abonnement se souscrit par année, il s'élève à 50.00 €. Les numéros isolés se vendent à des prix variant en fonction de leur importance. Les frais d'expédition par fascicule se montent à 4.50 € pour la Belgique, 10.50 € pour l'Europe et 12.00 € pour le reste du monde.

Propositions de numéros thématiques, d'articles isolés ou de recensions : Les propositions de numéros thématiques ou les articles isolés de même que les ouvrages pour recension ou les propositions d'échange doivent être adressés à l'adresse suivante :

lcalabre@ulb.ac.be
et lrosier@ulb.ac.be



Politiquement incorrect

Numéro coordonné par

*Emmanuelle PRAK-DERRINGTON
et Dominique DIAS*



Adressez les commandes à votre libraire
ou directement à

Éditions L'Harmattan

5,7 rue de l'École Polytechnique

F - 75005 Paris

Tél : 00[33]1.40 46 79 20

Fax : 00[33]1.43 25 82 03

commande@harmattan.fr

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-8066-3787-1

ISSN : 2033-7752

D/2022/9202/28

© **EME Éditions**

10 rue du Poirier

B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés. Reproduction interdite sauf autorisation expresse.

www.eme-editions.be



SOMMAIRE

Introduction

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE POLITIQUEMENT INCORRECT ?

Emmanuelle PRAK-DERRINGTON, Dominique DIAS

9

Essais de définition

LE POLITIQUEMENT INCORRECT SUR TWITTER : DÉFINITIONS
ET POSITIONNEMENTS MÉTAÉNONCIATIFS

Dominique DIAS

21

LE POLITIQUEMENT INCORRECT : L'EXEMPLE DE
DONALD TRUMP DANS LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE
DE 2015-2016

Maria SALTYKOV

39

LE POLITIQUEMENT INCORRECT DE L'HUMOUR NOIR.
POUR UNE THÉORIE DU SECOND DEGRÉ

Emmanuelle PRAK-DERRINGTON

63

Fémininement incorrect

CAUSEUR ET L'ANTIFÉMINISME. RHÉTORIQUE DE
L'INCORRECTION POLITIQUE

François PROVENZANO, Laura ZINZIUS

89

BURSCHENSCHAFT HYSTERIA : CONFLICTUALITÉ FÉMININE
ET POLITIQUEMENT INCORRECT

Odile SCHNEIDER-MIZONY

103

Académiquement incorrect

L'INSULTE : MALÉDICTION OU PATRIMOINE ?

Jean-Marie KLINKENBERG

125

POSTMODERNES

François VAUCLUSE

131

Varia

« LA FAMILLE », EXPRESSION ARGUMENTATIVE
D'UN DISCOURS DE RADICALITÉ MILITANTE.
LES MOBILISATIONS D'OPPOSITION À LA PMA
POUR TOUTES LES FEMMES

Claire HUGONNIER, Nolwenn LORENZI BAILLY,
Claudine MOÏSE

139



CAUSEUR ET L'ANTIFÉMINISME RHÉTORIQUE DE L'INCORRECTION POLITIQUE

François PROVENZANO

ULiège

Laura ZINZIUS

UNamur

Introduction

Le secteur de la presse magazine d'opinion apparaît comme un bon lieu d'observation des tensions rhétoriques dans lesquelles est pris le discours dit « politiquement correct ». D'une part, ce type de média repose sur un postulat d'immédiate lisibilité par rapport à un air du temps de la pensée et du discours : le format médiatique du magazine consiste pour l'essentiel à capter des fragments de doxa qui correspondent déjà au logiciel de son lectorat cible, pour en produire un miroir plus ou moins fidèle. D'autre part, le caractère très segmenté et très concurrentiel de ce marché éditorial (Dakhli 2018) invite précisément à produire des effets de déformation ou de rupture qui soient identifiables presque comme des marques de fabrique, et qui correspondent à un positionnement spécifique sur le marché des idées et des discours.

Cette double logique structure autant l'histoire désormais longue de ce secteur médiatique, que sa distribution synchronique. Ainsi, *Le Nouvel Observateur*, l'un des titres pionniers de la formule *newsmagazine* dans les années 1960, apparaissait à ses origines comme un organe en rupture

avec l'orthodoxie du temps. Cette rupture s'incarnait notamment dans une définition de « l'intelligence en action », valorisant « la polyvalence et la désinvolture, expressions du pouvoir socialement conditionné de se déplacer entre thèmes et disciplines » (Pinto 1984 : 267). Or, l'avatar actuel de cette formule (*L'Obs*) correspond désormais à une position perçue comme beaucoup plus conforme aux courants doxiques dominants. C'est que de nouvelles segmentations sont apparues, inséparablement idéologiques et formelles, qui ont déplacé l'axe de la « radicalité » ou de la « rupture ». Qu'un titre baptisé *L'Incorrect*, lancé en septembre 2017, endosse désormais sous ce nom les thèses les plus conservatrices et identitaires de l'extrême-droite française (jusqu'alors relayées principalement par un titre comme *Valeurs actuelles*) dit clairement ce déplacement. L'esthétique même des couvertures de *Causeur*, qui joue sur des à-plats de couleurs et des montages ironiques, reprend des codes graphiques qui étaient jusqu'alors l'apanage de titres comme *Les Inrockuptibles*, *Télérama* ou *Causette*.

Ces dernières considérations indiquent bien la richesse sémio-rhétorique du matériau « presse magazine » dans ses rapports avec le politiquement correct. Les spécificités discursives de ce type de support médiatique (Provenzano 2018) interdisent en effet de le réduire à la simple expression verbale d'opinions ou de thèses plus ou moins orthodoxes. Ce qui fait la « correction » ou l'« incorrection » d'un discours de presse magazine passe en effet autant par des choix de scénographies (Maingueneau 2004), par la construction d'un éthos plus ou moins homogène (Amossy 2010 ; Desnica 2012 ; Provenzano 2015) ou par une manière d'articuler des points de vue en les assumant à des degrés divers (Rabatel 2017). Ces paramètres discursifs sont bien sûr actifs dans toute une série d'autres discours que celui du magazine, mais ils reçoivent ici une saillance particulière. La presse magazine est en effet caractérisée par une articulation forte entre le texte et l'image, qui lui confère ainsi une polyphonie constitutive et sémiotiquement marquée. En outre, la presse magazine assume, dans le travail discursif d'un état de société (Angenot 1989), une fonction culturelle de mise en lisibilité et de reconfiguration axiologique de fragments d'expériences collectives (de la mode vestimentaire à la politique migratoire, en passant par la gastronomie ou les potins de stars). C'est à travers cette fonction culturelle que chaque titre définit son style, c'est-à-dire projette et promeut une forme de vie dans laquelle il inscrit la pratique, l'objet et les représentations culturels qu'il prend en charge (Verón 1984 ; Provenzano 2018).

Parmi ces formes de vie projetées et promues par les magazines, parmi donc ces *manières de dire* un sujet qui sont autant de *manières d'être*, il nous semble intéressant de considérer le cas de *la critique*, en tant que construction de discours. De la même manière qu'on a pu parler d'une sociologie *de la critique* (Boltanski 2009), on pourrait envisager une rhétorique *de la critique*, centrée sur les modalités et les usages discursifs de la posture critique dans différents dispositifs médiatiques – telle que la presse magazine par exemple. C'est l'hypothèse que nous suivrons dans le présent article,

en l'appliquant au cas particulier du magazine *Causeur* et à la place qu'il réserve à une critique du féminisme. Nous verrons notamment que l'usage rhétorique de la critique y permet de combattre un ennemi en le situant très clairement sur l'échiquier des idées¹, tout en échappant soi-même à toute forme d'assignation idéologique.

1. Présentation du corpus

Le magazine *Causeur* connaît une première vie uniquement en ligne, à partir de novembre 2007, pour être très vite proposé parallèlement en abonnement papier à la demande depuis 2008, et enfin être distribué en kiosques, selon une périodicité mensuelle et avec un tout nouveau format éditorial (et une nouvelle numérotation), depuis avril 2013.

Le titre s'inscrit dans le créneau de la presse généraliste d'actualité et d'opinion, dominé alors par des magazines comme *Le Nouvel Observateur*, *L'Express* ou *Le Point*, souvent pris explicitement pour adversaires dans les pages de *Causeur*. L'une des obsessions de *Causeur* consiste en effet à dénoncer le niveau déplorable du journalisme d'idées en France, et plus précisément son adhésion bornée aux diktats du progressisme. Ceux que *Causeur* nomme les « ligues de vertu » ou les « missionnaires à paillettes »² auraient abdiqué tout sens critique pour relayer dangereusement le conformisme éthique et la bien-pensance molle des élites politiques. La gauche, en particulier, est visée pour son prétendu progressisme, qui s'est coupé des classes populaires et de leurs vraies souffrances, pour servir les intérêts et les lubies de bobos désabusés³.

Parmi ces lubies, le féminisme occupe une place de choix. L'analyse qui suit sera centrée sur trois numéros de *Causeur* correspondant à des moments saillants du positionnement antiféministe du magazine. En novembre 2013, *Causeur* proclame en une « Touche pas à ma pute », et publie un « Manifeste des 343 "salauds" ». En réaction à l'instauration de la loi pénalisant les clients de la prostitution, différentes personnalités masculines y réclament un droit d'aller « aux putes » (TPMP⁴ : 56). Si la loi provoquait déjà des débats enflammés, le manifeste de *Causeur* relance la polémique de plus belle, en détournant le titre du « Manifeste des 343 salopes », célèbre appel

¹ Pour une étude de la rhétorique polémique, voir *Apologie de la polémique* (Amossy 2014).

² *Causeur*, n° 7, novembre 2013, p. 20.

³ Pour une présentation plus détaillée, et une analyse de l'éthos du magazine à partir du cas particulier du « Manifeste des 343 "salauds" », nous renvoyons à Provenzano (2015).

⁴ Les renvois aux numéros de *Causeur* qui font l'objet de la présente étude sont, par souci d'économie, abrégés de la manière suivante : « TPMP » pour « Touche pas à ma pute » (*Causeur*, n° 7, novembre 2013) ; « LTF » pour « La Terreur féministe » (n° 26, été 2015) ; « ACH » pour « Arrêtez la chasse à l'homme » (n° 51, novembre 2017).

en faveur de la légalisation de l'IVG en 1971 et emblème du combat féministe. Ce dossier sur la prostitution offre à *Causeur* l'occasion d'élargir le débat aux différentes « censures » qu'amènerait le féminisme.

Le deuxième dossier, intitulé « La terreur féministe » (été 2015), défend l'hypothèse d'une nature terroriste du féminisme contemporain, qui s'appliquerait sur différents terrains (entraves à la sexualité, désaccords internes au mouvement, valorisation d'un modèle jugé malheureux de la féminité, etc.). À sa sortie, le numéro fait scandale et suscite des réactions dans la presse. Ainsi, le magazine féministe *Terra Femina* réfute chaque argument du dossier, le média *Acrimed* caractérise le numéro d'« attentat contre le journalisme » et le magazine *Les Inrockuptibles* répond par l'ironie⁵.

Enfin, « Arrêtez la chasse à l'homme ! » coïncide avec le mouvement #MeToo, tournant majeur dans l'histoire du féminisme et de l'antiféminisme. Publié en novembre 2017, il sort à peine un mois après le début des accusations portées contre Harvey Weinstein et la libération de paroles qu'ont suscitées les hashtags #MeToo et #BalanceTonPorc. En provoquant une mise en visibilité massive des violences sexistes, ce mouvement a vite eu ses détracteurs, dont *Causeur*, qui y ont vu le déclin de la démocratie, sous l'effet d'une « tempête médiatique pleine de bruit et de furies » (ACH : 52).

2. Construire le féminisme comme « politiquement correct »

En 1994 déjà, Éric Fassin relevait que le débat soulevé chez les intellectuels français autour de la « *political correctness* » apparaissait comme « un phénomène d'essence américaine, c'est-à-dire comme l'essence de l'Amérique, qu'on cherche à y retrouver les traces des origines puritaines de la nation, ou qu'on y voit la dernière manifestation d'un individualisme d'abord décrit par Tocqueville » (Fassin 1994 : 34). Fassin explique que la notion de *political correctness* ne connaît pas une signification précise, elle incarne un flou sémantique qui permet d'y « met[tre] tout ce qu'on veut, ou plutôt tout ce qu'on ne veut pas. C'est le rebut de la pensée, la décharge des déplaisirs

⁵ Voir respectivement : Parker, J. (2020) : « Lettre ouverte à Causeur et sa "Terreur féministe" », *Terra Femina* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 18 mai 2020. URL : https://www.terrafemina.com/article/lettre-ouverte-a-causeur-et-a-sa-terreur-feministe_a278903/1 ; Salingue, J., Bollenot, V., « Causeur dénonce la "terreur féministe" : un attentat contre le journalisme », *Acrimed* [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 22 mai 2020. URL : <https://www.acrimed.org/Causeur-denonce-la-terreur-feministe-un-attentat-contre-le-journalisme> ; Boinet, C. (2015) : « Quand Causeur s'attaque aux féministes : les 10 citations les plus outrancières », *Les Inrockuptibles* [en ligne], mis en ligne le 10 juillet 2015, consulté le 20 mai 2020. URL : <https://www.lesinrocks.com/2015/07/10/actualite/actualite/quand-causeur-sattaque-aux-feministes-les-10-citations-les-plus-outrancieres/>.

intellectuels » (Fassin 1994 : 34). Personne ne se revendiquant positivement être « politiquement correct », sa définition se fait en creux, par ses détracteurs. C'est de ce flou que profite *Causeur* qui remplit le sens de « politiquement correct » par tout ce qui lui déplaît, et en particulier le féminisme.

En se fondant sur le présupposé que le « politiquement correct » est une police de la pensée et un pouvoir qui s'exerce de manière excessive sur la liberté d'opinion, le magazine entreprend de faire correspondre « le féminisme » à cette définition. Il s'y prend notamment en se posant du côté d'une critique idéologique instruite par l'analogie historique, par l'exploitation de l'interdiscours de la Terreur religieuse et par ce qu'on pourrait appeler une opération de « réduction sociolectale », consistant à assimiler le féminisme à un vocabulaire à la mode.

Pour *Causeur*, les féministes s'en prendraient aux différentes libertés (d'expression, de prostitution, de rire, de s'exprimer, d'être jugé démocratiquement, etc.), composantes centrales de l'identité française telle que fantasmée par le magazine. Le magazine se donne ainsi pour mission de signaler ce danger, en réitérant sous diverses formes les comparaisons avec le totalitarisme, et en particulier le totalitarisme religieux.

Le numéro titré « La terreur féministe » fait ainsi allusion au régime de Terreur mis en place à l'issue de la Révolution française. L'analogie est réactivée tout au long du dossier, présentant un féminisme qui emploierait « une mécanique de terreur qui se déploie par le chantage victimaire et l'intimidation. Le premier symptôme de cette terreur, c'est qu'il est interdit de s'en moquer. Et même de la voir » (LTF : 37). Ainsi, l'un des journalistes de *Causeur*, revenant sur son expérience antérieure au sein d'un magazine féminin, déplore que ses patronnes féministes « s'étaient mises à couper chaque semaine deux ou trois têtes qui dépassaient » (LTF : 47) : l'expression figurée est ici littéralisée par son inscription dans l'interdiscours de la Terreur. Convoquer la Terreur de la Révolution française c'est se montrer à la fois cultivé et patriotique. Par ailleurs, en faisant des féministes des terroristes révolutionnaires, *Causeur* s'assimile aux figures de Résistants libertaires qui ont osé s'opposer à la Terreur au prix de leur vie. C'est ainsi tout un imaginaire national qui est convoqué (les « grands hommes » de l'Histoire) afin d'activer les connotations d'héroïsme, de patriotisme, de « Panthéon national » : les journalistes de *Causeur* deviennent à leur tour des « grands hommes » qui, un jour, seront vus et célébrés⁶ comme ceux qui ont résisté. Les journalistes s'assurent ainsi la validation de leurs propos

⁶ Le magazine n'utilise que le genre grammatical féminin pour parler des féministes ; nous reprendrons cet usage, en lui donnant sa réciproque, et en désignant ainsi par le seul genre masculin les journalistes de *Causeur*. Il s'agit là bien sûr d'une pure convention (nous savons qu'il y a aussi des femmes journalistes à *Causeur*, comme il y a des hommes parmi les féministes), qui insiste cependant sur la polarisation genrée construite par le magazine lui-même entre ses adversaires (féminines) et lui-même (masculin).

par le regard rétrospectif qu'offre l'analogie, comme pour dire « l'Histoire nous donne raison ». En cela, ils disqualifient encore un peu les « suiveurs » (TPMP : 70), dès lors devenus aveugles non seulement quant au futur catastrophique que leur réserveraient les « Amazones » (TPMP : 70), mais aussi quant à la propre histoire de leur pays.

L'accusation de terrorisme passe également par les différents sobriquets donnés aux féministes, qui renforcent le martèlement de la thèse tout en lui donnant les couleurs du « trait d'esprit ». À la fois « gardes roses »⁷ (LTF : 53), « Savonaroles d'un militantisme 2.0 »⁸ (LTF : 41), « Big Mother »⁹ (TPMP : 70), ou encore partisans du « féminisme orwellien » (LTF : 43), les féministes ne sont que des avatars de figures dictatoriales. Ces quelques dénominations démontrent une propension au détournement de références historiques ou littéraires, qui participe de l'éthos cultivé affiché par *Causeur* et projeté sur son lectorat, supposé partager ces références pour goûter leur détournement comme outil d'attaque contre les féministes. Toutefois, le détournement garantit également une euphémisation de l'attaque, la faisant passer pour un simple trait d'esprit. La virulence du propos est justifiée par la volonté de faire sourire, et les journalistes s'offrent ainsi un moyen de diffuser des analogies forcées, tout en se préservant d'en être accusés. Comme aime à le répéter la directrice de rédaction Élisabeth Lévy : « je blague ! » (LTF : 37).

L'affaire Weinstein offre une occasion d'apporter une nouvelle « preuve » du despotisme féministe. Le phénomène #MeToo symbolise en effet pour *Causeur* la victoire des féministes sur la démocratie :

L'insistance avec laquelle les militantes, toujours insatisfaites des résultats de l'arsenal répressif qu'elles ont obtenu, déplorent que les femmes aient « peur de porter plainte » et que les condamnations soient trop rares « faute de preuves », laisse entendre que l'étape suivante de leur combat consistera d'une part à rendre la dénonciation obligatoire par l'entourage et la hiérarchie et, d'autre part, à faire tout simplement condamner pénalement un homme sans preuve. C'est là exactement le critère du totalitarisme (ACH : 56).

L'extrait ci-dessus illustre la présupposition des journalistes selon laquelle les féministes auraient déjà mis en place l'« arsenal répressif » qu'ils s'attachaient à dénoncer dans leurs numéros précédents. Dans la construction de la posture critique, à l'éthos de résistants vient s'ajouter celui de prophète. Les journalistes s'énoncent comme des lanceurs d'alertes qui mettraient en garde contre les dérives totalitaires, dont l'affaire Weinstein serait l'apogée, sorte de preuve irréfutable que « les féministes vont trop loin » (Bard 2020 :

7 Référence aux Gardes rouges de Mao.

8 Comparaison avec Jérôme Savonarole, dominicain radical, dont l'histoire a retenu l'intransigeance sous le pouvoir des Médicis au XV^e siècle.

9 Détournement de « Big Brother », l'instance despotique du 1984 de George Orwell.

206). La dénonciation d'un système judiciaire patriarcal ne relèverait, pour la juriste Anne-Marie Le Pourhiet dans les pages de *Causeur*, que d'un fantasme, ce que laisse voir la manière dont est imputée la responsabilité énonciative et dont sont utilisées les citations ironiques : ce sont en effet les féministes qui « déplorent » avec « insistance » des faits dont la perception est rendue subjective par les guillemets (« peur de porter plainte » et « faute de preuves »). Le Pourhiet range leurs revendications au rang des obsessions qui seraient juridiquement et démocratiquement intenable (juger une personne sans preuves). Les revendications du mouvement #MeToo sont décontextualisées, privées de source énonciative et d'argumentaire identifiables, ce qui les fait apparaître comme faibles et dénuées de tout fondement sociopolitique. De cette manière, les féministes sont considérées comme des ennemies de « la charge de la preuve » (ACH : 56), de « la loi sur l'Habeas corpus »¹⁰ (ACH : 39), du « *Testis unus, testis nullus* ("un seul témoin, pas de témoin") » (ACH : 49), et autres principes posés en emblèmes de la « démocratie libérale » (ACH : 56). En miroir, *Causeur* projette ainsi un éthos de démocrate qui, seul face à la tempête #MeToo, lutterait encore pour les libertés dans un monde qui foncerait droit dans le mur.

Si le féminisme devait s'imposer par la terreur, il le ferait également en manipulant les esprits, pratique que *Causeur* rapproche de la religion, voire de la secte. Le magazine déplore ainsi les « sermons féministes » et les « messe[s] » (LTF : 49), affirme qu'« il s'agit toujours de la même religion » (LTF : 39), redoute la « croisade » menée par les militantes (TPMP : 55), et attise les peurs les plus évidentes et les plus culturellement disponibles face à l'endoctrinement religieux :

Aucune religion n'est en ce sens allée aussi loin, ni n'a disqualifié le discernement avec autant d'acharnement que cherchent à le faire les apôtres de cette forme de sainteté laïque, civique : fermez les yeux, rassemblez-vous une bougie ou une fleur à la main et tout ira bien, de mieux en mieux tant vous êtes nombreux à vous unir contre « la haine ». Ne pouvait-on espérer que vingt-cinq siècles de réflexion et de culture conduisent à une prise de conscience plus vive qu'à ces séances d'hypnose collective ? (ACH : 59)

La comparaison repose sur le motif de l'obéissance aveugle des foules, qui seraient manipulées par manque d'esprit critique, de « prise de conscience », devenant dès lors victimes « d'hypnose collective ». Les journalistes se présentent, en creux, comme aptes à dévoiler ce qu'on cache au « vous », ce qu'indique également l'interrogation impersonnelle. En interrogeant les capacités de « réflexion » et de « prise de conscience » d'un Autre qui n'est pas clairement désigné, *Causeur* se présente comme réfléchi et critique. La tournure impersonnelle signalée par le « on » et la forme interro-négative de la phrase en font une question rhétorique, qui ne demande pas de réponse mais qui exprime bien toute la déception de l'énonciateur. Cette posture

.....
¹⁰ Loi protégeant les individus de se faire incarcérer sans jugement préalable.

s'apparente à celle du pamphlétaire qui, seul de sa hauteur, déplore le déclin dans lequel s'engage le monde auquel il appartient (Angenot 1982). Le pronom « vous » permet de se distinguer mais aussi d'interpeller le lecteur qui se sent pris à partie dans la mise en scène décrite, puisqu'on l'assimile à la victime d'une « hypnose collective ». Les journalistes se désignent comme clairvoyants, distincts des « nombreux à [s']unir », témoins presque impuissants d'une conversion généralisée par les « apôtres ».

Le féminisme étant accusé d'être un terrorisme religieux, les journalistes ne manquent pas de le rapprocher également du terrorisme islamiste. Un journaliste de *Causeur* explique par exemple qu'avec un collègue il s'amusait à moquer ses patronnes féministes en jouant

une série de sketches de fort mauvais goût sur le thème du « matriarcat islamique ». Une parodie de dictature féministe où, sur le mode des décapitations filmées de Daesh, nous prenions la mesure des cous de nos collègues avec de grandes règles en fer, avant de mimer leur mise à mort à grands coups de « Women akbar » (LTF : 47).

Cet exemple montre bien comment le discrédit porté sur les féministes s'alimente (et nourrit en retour) des stéréotypes racistes déjà présents dans l'imaginaire social (comme la confusion entre l'Islam comme religion et la violence de Daesh).

La référence à un islamisme fanatique ne sert pas que d'analogie. Elle agit simultanément à un autre niveau, pour dénoncer l'aveuglement des féministes elles-mêmes sur la nature de leur propre combat : « nos ayatollettes sont aveugles à ce qui menace la liberté des femmes : l'islam orthodoxe, qui remet en cause l'idéal égalitaire de la civilisation judéo-chrétienne ; l'indifférenciation, qui s'attaque à la mixité des sexes à la française ; la technique et le marché, qui menacent le privilège féminin de la maternité » (LTF : 43). Elles apparaissent, dès lors, encore plus dangereuses puisqu'elles manipulent les foules en méconnaissance de cause, les dirigeant vers des « menaces » et des « attaques »¹¹.

Annexer les féministes à la religion et au dogmatisme, c'est les extraire du champ de la critique sociale, pour les ranger dans le registre de la croyance. Or, les affaires de foi supposent une adhésion, présentée comme une abdication de l'exercice de l'intelligence, cette « fine pointe de l'intelligence longtemps magnifiée par la culture européenne, ce fer de lance de la pensée critique » (ACH : 59). L'équation idéologique s'établit ainsi entre « intelligence », « culture européenne » et « critique », face aux dangers des dogmes.

¹¹ On peut ici s'interroger sur la cohérence d'une double attaque qui porte sur le manque de lucidité d'une part, et sur la capacité à manipuler triomphalement des foules entières d'autre part. Si le magazine expose les féministes comme de parfaites idiotes, il leur attribue toutefois une grande capacité d'action et de persuasion.

Comme tous les dogmes, le féminisme selon *Causeur* se soutient d'un langage : révéler ce jeu de langage, c'est lever le voile du dogme pour le réduire à un simple sociolecte partagé. Le magazine présente ainsi les théories féministes à la manière des tendances qui rythment les saisons des modes vestimentaires : « le nouveau truc, c'est "*la convergence des luttes*", rebaptisée "*intersectionnalité*" » (TPMP : 75) ; « comme l'explique la *consent theory*, la théorie très en vogue sur les campus américains » (TPMP : 75) ; « tendance dont la théorie du genre, base avancée du féminisme guerrier, constitue l'avatar le plus récent » (TPMP : 70). L'effet de mode expliquerait l'engouement que les théories féministes et *queer* suscitent et donc, la « pensée unique » qu'elles engendreraient. Comme pour la comparaison avec la religion, faire de ces théories de simples « tendances », c'est les délester de toute rigueur analytique. À nouveau, la déformation du discours rapporté (décontextualisé, marqué ironiquement par le ton et les guillemets) décrédibilise le féminisme. La réduction sociolectale concentre à cet égard plusieurs idées reçues sur le mouvement, telles que « le féminisme prône la théorie du *gender* » (Bard 2020 : 267), ou encore « le féminisme est américain » (*ibid.* : 121). Il n'existe plus *des* féminismes, traversés par des courants divers, connaissant des caractéristiques propres à chaque société, mais un seul féminisme prônant les *gender studies*. Les États-Unis, et plus particulièrement le triomphe d'une « Amérique néopuritaine » (ACH : 50), concrétisent toutes les angoisses des journalistes de *Causeur* et font figure d'anti-modèle vers lequel la société française tendrait dangereusement, autant sur des questions de féminisme que de race, en lui empruntant son vocabulaire à la mode¹².

3. De l'anti-politiquement-correct au politiquement incorrect

Une fois posé le féminisme comme « politiquement correct » et dès lors comme adversaire de la libre pensée, comment qualifier son contrepoint ? Il ne s'agit pas pour *Causeur* d'être simplement *anti-féministe*, par refus d'adhésion à une pensée présentée comme politiquement correcte, mais

¹² Fassin parle, à propos des États-Unis, de « contre-modèle à tout faire, qu'il s'agisse de campus, de ghettos, ou de sexe, qu'on dénonce le *political correctness*, le communautarisme ou le puritanisme » (Fassin 1994 : 31). On notera ici que ce positionnement ambigu vis-à-vis des États-Unis (du bon côté lorsqu'il s'agit de dénoncer les dérives de l'Islam radical, mais du mauvais côté lorsqu'il s'agit de déplorer l'influence *gender* ou le puritanisme) rejoue presque à l'identique ce qu'on pouvait observer déjà dans la presse magazine de la fin des années 1960 autour de la question de la « jeunesse » : tout en étant le modèle de la modernité en marche, l'Amérique inquiète par la place qu'y trouve le spectacle de la violence (voir par exemple « Les "salopards" font trembler l'Amérique », *L'Express*, n° 861, 18/12/1967, p. 54).

de produire également un contre-modèle positif, celui d'une incorrection revendiquée au-delà du seul combat idéologique contre le féminisme. Autrement dit, il s'agit pour *Causeur* de construire son opposition au féminisme non seulement sur le plan des thèses, mais aussi (et surtout) sur le plan de l'éthos. Ce qui est visé alors, c'est « l'esprit de sérieux » des féministes, auquel *Causeur* oppose un éthos d'incorrection qui se nourrit à la fois d'une capacité à rire (éthos montré), et d'une volonté d'afficher les conditions de sociabilité qui qualifient ce rire (éthos dit).

Pour *Causeur*, les féministes n'ont pas d'humour : « la merveilleuse génération ne rigole pas beaucoup » (ACH : 37). En les rendant austères le magazine les rend antipathiques certes, mais il convoque aussi la représentation séculaire de la féministe « rigide » ou encore « frigide », dépourvue de sens de l'humour¹³. Le magazine renforce par-là les stéréotypes antiféministes tout en entérinant la thèse d'une idéologie dangereuse pour la liberté. Il semblerait qu'en plus de ne plus rire de rien, elles empêcheraient les autres de rire, l'humour étant supposément « placé sous surveillance » (ACH : 37).

Face à cette police de l'humour, *Causeur* défend ce qu'on pourrait appeler une posture burlesque, qui consiste à mêler les registres, sans se laisser assigner à une définition établie du « bon goût » ou du rire « légitime ». Dans une citation précédente, il était question de « sketches de fort mauvais goût sur le thème du "matriarcat islamique" » (LTF : 47) : assumer le « mauvais goût », c'est placer l'enjeu de l'humour au-dessus de celui des convenances, et s'attribuer au passage la vertu du courage, puisque cet humour s'énonce dans un climat dépeint comme tyrannique.

Le mélange des registres favorise ainsi une proximité et un effet de connivence avec le lectorat. L'interpellation « [j]e ne vais pas vous raconter d'histoires » (TPMP : 53) ainsi que la familiarité de l'expression « raconter des histoires » activent une scénographie de conversation franche entre amis, où l'on peut tout se dire : « on est entre nous » justifie le « pas de tabous ». Le politiquement incorrect devient par conséquent gage d'un privilège à conquérir et à entretenir. De même, symétriquement, l'utilisation d'un registre soutenu, parfois très élaboré syntaxiquement et farci de références culturelles et historiques, cultive une définition élitiste de l'intelligence critique, qui doit être affaire de spécialistes. Plusieurs contributeurs externes agissent ainsi comme des gages de l'expertise de pointe et de la parfaite objectivité analytique qu'entend se donner le magazine sur les questions dont il traite¹⁴.

¹³ Dans son ouvrage *Féminismes. 150 ans d'idées reçues*, Christine Bard signale justement qu'au fil des luttes les féministes ont souvent fait usage de l'humour : « il faut [...] souligner le recours massif à l'humour. Longtemps utilisé contre les femmes et les féministes en particulier, l'arme est retournée contre l'adversaire. Il est omniprésent dans les années 1970 » (Bard 2020 : 107).

¹⁴ Ainsi, sur le dossier post-Weinstein, une avocate spécialisée dans la protection de l'enfance rédige son article en recourant massivement au

L'éthos ainsi construit permet de gagner sur les deux fronts : en tant qu'élite cultivée, *Causeur* est légitime pour construire une critique informée de ses adversaires ; en tant que blagueurs invétérés, ses journalistes s'autorisent à briser tous les tabous et cultivent la vulgarité comme la marque de suprême distinction de dandys qui s'encanaillent (mais sans jamais faire oublier qu'ils sont bien l'élite). Même lorsqu'il manie l'insulte, *Causeur* s'assure l'effet de connivence élitiste par la reconnaissance d'une référence culturelle : par exemple, en traitant les féministes de « gorgones » (ACH : 56), le magazine montre à la fois qu'il ose insulter, mais qu'il le fait avec esprit – un esprit qui est par ailleurs refusé aux féministes ennemies. Dans ce cadre, le politiquement incorrect n'apparaît pas comme une simple provocation gratuite, mais comme un éthos de lutte et comme un instrument de distinction.

Ces effets de l'éthos montré se soutiennent également d'un important éthos dit : le magazine ne cesse en effet d'explicitier le type de collectivité qui énonce le discours de *Causeur*, en lui attachant les valeurs de la camaraderie potache, blagueuse et complice, dans laquelle le lectorat est invité à se reconnaître. Si l'on peut rire, et parfois « de mauvais goût », c'est bien parce qu'on est « entre nous » – entendez : sans les femmes.

Une illustration assez exemplaire de cette mécanique scénographique est fournie par un article relatant ce qu'aurait pu être une nuit « il y a un siècle » avec une prostituée ayant « l'air mineure » : « Ah ! Après l'avoir sautée, la beigne que je lui aurais flanquée avant de décamper sans payer ! Et ce n'est même pas moi qui aurais passé la meilleure soirée » (LFT : 65). L'utilisation du registre familier, voire vulgaire, sert ici à faire « un brin de provocation. Voire, soyons fous, un zeste d'humour » (TPMP : 53) tout en racontant pourtant un acte très violent. Le registre signale une distance avec ce qui est narré, faisant comprendre au lecteur que le journaliste joue un rôle, celui d'un homme grossier, violent, du siècle dernier. Par ce procédé, le magazine absorbe pourtant bien l'éthos de cette narration, même sous une forme euphémisée : celui de la canaille, du polisson, qui ne recule pas devant le scandale. L'humour revendiqué transforme un récit sordide en posture politiquement incorrecte, qui s'indexe par ailleurs sur une définition idéaltypique de la masculinité, valorisée par *Causeur*. Cette masculinité qui « a disparu », celle de « l'homme d'antan » (TPMP : 58) était celle d'« hommes travaill[ant] au plus près des matériaux [...] avec des cals aux mains, des poils sur le torse, la sueur au front, une Gauloise au bec, et des muscles noués par leurs tâches, pas dans la salle de gym » (TPMP : 70), celle du narrateur imaginaire du récit avec la prostituée, maniant cet argot du « monde des ouvriers qui étaient fiers de l'être » (TPMP : 70).

S'activent ainsi des effets de pathos envers cette masculinité perdue : la nostalgie du mâle d'hier entraîne une forme de pitié pour celui d'aujourd'hui, dont le pauvre Weinstein, ce « vieux croûton » (LTF : 38), serait le parangon.

sociolecte juridique (ACH : 67).

Cette complicité autour de la défense du masculin n'est pas sans rappeler la propension aux solidarités masculines que Martine Delvaux (2019) décrit sous l'appellation « Boys Club » : des sociabilités qui assurent la perpétuation d'une domination masculine en se donnant pour justification la nécessité de « tout se dire entre hommes », une fois affranchis de la contrainte d'une surveillance féminine toujours castratrice. *Causeur* fait ainsi correspondre le politiquement correct imposé par le féminisme avec la « crise de la virilité » (Dupuis-Déri 2012, 2018). Les hommes, dans *Causeur*, connaissent différentes déchéances telles que la paternité refusée, l'hétérosexualité maudite, la misère sexuelle ou encore, plus radicalement, l'émascation¹⁵. Face à ces fléaux, l'éthos d'incorrection apparaît ainsi comme un moyen nécessaire de préserver la « virilité » et la liberté d'être des « hommes, [des] vrais » (TPMP : 58).

Conclusion. Une incorrection politique ?

Le parcours qui précède a montré d'abord quelles ressources rhétoriques le magazine *Causeur* utilisait pour construire une cible du « politiquement correct » correspondant aux contours du « féminisme ». Il est apparu ensuite que, dans le discours du magazine, le contrepoint de cette position ne correspondait pas à une simple thèse « anti-féministe » qui se déclarerait « anti-politiquement correcte », mais se réalisait plutôt par le biais d'un éthos tranchant plus globalement avec toute forme de correction et réactivant par là une figure de la masculinité comme zone franche de toute contrainte.

Reste à prendre la mesure du caractère politique de cette incorrection affichée. Il nous semble pouvoir apporter deux réponses à cette question, au-delà du simple constat, évident par ailleurs, que les « idées » défendues par le magazine seraient en elles-mêmes politiquement marquées. D'une part, l'incorrection de *Causeur* est politique parce qu'elle catégorise d'emblée toute forme de correction comme forcément négative. Le magazine instaure en effet un partage conceptuel et axiologique dans la manière de qualifier les actes et les discours d'autrui qui disqualifie par défaut tout ce qui serait perçu, d'une manière ou d'une autre, comme trop conforme aux attentes. D'autre part, l'incorrection de *Causeur* est politique parce qu'elle s'attribue le monopole de l'incorrection. En l'inscrivant dans les formes de sociabilité et dans les jeux de langage affichés comme des traits définitoires du magazine et de la communauté qu'il promeut, *Causeur* définit les contours précis de la contre-légitimité. Il s'expose ainsi au paradoxe fatal de toutes les hétérodoxies : en prétendant briser les tabous et transgresser les normes du

¹⁵ Ce sont là des thématiques récurrentes des discours anti-féministes et masculinistes ; à ce sujet voir Bard, Blais et Dupuis-Déri (2019).

pensable et du dicible, il ne fait qu'endosser lui-même le rôle de nomothète d'une « bonne » incorrection.

Bibliographie

- Amossy, R. (2010) : *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris, PUF.
- Amossy, R. (2014) : *Apologie de la polémique*. Paris, PUF.
- Angenot, M. (1982) : *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*. Paris, Payot.
- Angenot, M. (1989) : *1889. Un état du discours social*. Québec, Le Préambule.
- Bard, C. (2020) : *Féminismes : 150 ans d'idées reçues*. Paris, Le cavalier bleu.
- Bard, C., Blais, M., Dupuis-Déri, F., (dir.) (2019) : *Antiféminismes et masculinismes d'hier à aujourd'hui*. Paris, PUF.
- Boltanski, L. (2009) : *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*. Paris, Gallimard.
- Dakhli, J. (2018) : « Propriétés et fonctions de la presse magazine », in Claire Blandin (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin : 51-65.
- Delvaux, M. (2019) : *Le Boys Club*. Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage.
- Desnica, M. (2012) : « Le rôle des énoncés *Fashion* dans la construction de l'ethos d'un magazine féminin français », *Arts et Savoirs*, 2, <https://doi.org/10.4000/aes.443>.
- Dupuis-Déri, F. (2012) : « Le discours de la "crise de la masculinité" comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », *Cahiers du Genre*, 52 : 119-143.
- Dupuis-Déri F. (2018) : *La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage.
- Fassin E. (1994) : « Political correctness en version originale et en version française. Un malentendu révélateur », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 43 : 30-42.
- Maingueneau, D. (2004) : « La situation d'énonciation entre langue et discours », in *Dix ans de S.D.U.*, Craiova, Editura Universitaria Craiova : 197-210.
- Pinto, L. (1984) : *L'intelligence en action : Le Nouvel Observateur*. Paris, Métailié.
- Provenzano, F. (2015) : « Des "salauds". Éthos et interdiscours dans *Causeur* », in Pascal Durand et Sarah Sindaco (dir.), *Le discours « néo-réactionnaire »*. *Transgressions conservatrices*, Paris, CNRS Éditions : 143-156.
- Provenzano, F. (2018) : « Le discours de la presse magazine », in Claire Blandin (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin : 85-104.
- Rabatel, A. (2017) : *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue*. Limoges, Lambert-Lucas.
- Verón, E. (1984) : « Quand lire c'est faire : l'énonciation dans le discours de la presse écrite », in *Sémiotiques II*, Paris, IREP : 33-56.

SOMMAIRE

Politiquement incorrect

Introduction

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE POLITIQUEMENT INCORRECT ? Emmanuelle PRAK-DERRINGTON, Dominique DIAS	9
---	---

Essais de définition

LE POLITIQUEMENT INCORRECT SUR TWITTER : DÉFINITIONS ET POSITIONNEMENTS MÉTAÉNONCIATIFS Dominique DIAS	21
--	----

LE POLITIQUEMENT INCORRECT : L'EXEMPLE DE DONALD TRUMP DANS LA CAMPAGNE PRÉSIDENTIELLE DE 2015-2016 Maria SALTYKOV	39
--	----

LE POLITIQUEMENT INCORRECT DE L'HUMOUR NOIR. POUR UNE THÉORIE DU SECOND DEGRÉ Emmanuelle PRAK-DERRINGTON	63
--	----

Fémininement incorrect

CAUSEUR ET L'ANTIFÉMINISME. RHÉTORIQUE DE L'INCORRECTION POLITIQUE François PROVENZANO, Laura ZINZIUS	89
--	----

BURSCHENSCHAFT HYSTERIA : CONFLICTUALITÉ FÉMININE ET POLITIQUEMENT INCORRECT Odile SCHNEIDER-MIZONY	103
---	-----

Académiquement incorrect

L'INSULTE : MALÉDICTION OU PATRIMOINE ? Jean-Marie KLINKENBERG	125
---	-----

POSTMODERNES François VAUCLUSE	131
-----------------------------------	-----

Varia

« LA FAMILLE », EXPRESSION ARGUMENTATIVE D'UN DISCOURS DE RADICALITÉ MILITANTE. LES MOBILISATIONS D'OPPOSITION À LA PMA POUR TOUTES LES FEMMES. Claire HUGONNIER, Nolwenn LORENZI BAILLY, Claudine MOÏSE	139
--	-----



9 782806 637871



www.eme-editions.be
ISSN : 2033-7752
ISBN : 978-2-8066-3787-1

25,00 €